

« RHETORIQUE DE COUR » ET SERMONS D'ÉGLISE : QUELQUES EXEMPLES DANS L'ŒUVRE DU P.ANTONIO VIEIRA, JESUITE PORTUGAIS (1608-1697)

Antonio Vieira, qui mérita le surnom de « Chrysostome portugais », fut conseiller du roi Jean IV et missionnaire dans le Nord-Est du Brésil, où les Indiens l'appelaient « Payassu » (« Père Grand »).

Né à Lisbonne, le 6 février 1608, il meurt à Bahia en 1697. Il y était parti à l'âge de six ans, lors de la nomination de son père dans cette ville comme greffier. Il y fit toutes ses études au Collège des Jésuites. Sa vocation se révélant à lui lorsqu'il avait quinze ans, il commença son noviciat dans ce même Collège. Très désireux de se consacrer à son rôle de missionnaire, Vieira s'oblige à apprendre le tupi-guarani, appelé aussi « langue générale », car elle était la langue utilisée pour communiquer avec les Indiens. Il entreprend également l'apprentissage du *quimbundo*, langue parlée par les esclaves africains.

Conseiller privé du roi Jean IV, qui avait rétabli la souveraineté portugaise après 60 ans d'occupation espagnole (1580-1640), Vieira fut prédicateur de la maison royale, et partit à plusieurs reprises à l'étranger, chargé de missions diplomatiques particulièrement délicates en France, en Hollande, en Italie. Cette vie de cour se terminera en 1656, avec la mort de son protecteur. Après plusieurs séjours dans le Nordeste du Brésil, consacrés à évangéliser les différentes tribus d'Indiens qui vivaient dans cette région du Maranhao, il part à Rome, en 1669, envoyé par la Compagnie de Jésus, et y trouve un succès bienvenu, après des années de persécution de la part du Saint Office portugais. En effet, il devient prédicateur et confesseur de la reine Christine de Suède, son éloquence exceptionnelle attirant des foules considérables à ses prêches. Il poursuit ses attaques contre les ignominies de l'Inquisition, dénonçant ses pratiques inqualifiables (il faut souligner que l'Inquisition portugaise est actuellement considérée par les spécialistes comme ayant fait preuve de plus d'intolérance que celle d'Espagne).

En rentrant au Portugal, il continua de critiquer, dans ses sermons, la société portugaise, injuste et corrompue. La chaire devenait alors le dernier espace où l'on pouvait jouir d'une certaine liberté d'expression. Il en avait été ainsi pendant l'occupation espagnole, où elle constituait le seul lieu où il était possible de stigmatiser l'oppression de la voisine Espagne. Il est vrai que l'église baroque, chargée d'ornements, particulièrement au Portugal, à cause de

l'or qui arrivait du Brésil, imprégnée des parfums d'encens, remplie par la musique et les chants, illuminée par un grand nombre de bougies, qui accentuaient l'éclat des objets et images couverts d'or et d'argent, ainsi que les tissus précieux qui les habillaient, était, au Portugal, le dernier « théâtre » licite.

L'art oratoire se développa dans ce cadre, faisant pendant au style cumulatif, exubérant et hyperbolique du décor par les constructions formelles les plus complexes, les arguments les plus sophistiqués. Les jongleries stylistiques propres au cultisme, inspiré de Gôngora (1561-1627), répondaient aux besoins formels d'une argumentation qui suivait les méandres des jeux « conceptistes », influencés par Quevedo (1580-1645). Le style de Vieira se rattachait essentiellement à ce conceptisme, sans tomber dans un cultisme excessif, qu'il refusait d'ailleurs. Il affectionnait par dessus tout cette clarté du style qui suscita l'admiration de ses lecteurs à travers les siècles. Le plus souvent, il partait de textes bibliques pour mettre en avant leurs correspondances avec les vérités qu'il défendait dans le domaine social, religieux, moral (*concept prédicable*). Cette correspondance n'étant pas toujours aisée à prouver, il utilisait tout son talent d'orateur pour la rendre évidente et convaincante. L'argumentation se basait essentiellement sur un raisonnement analogique, que la forme contribuait à mettre en valeur, un isomorphisme existant toujours entre celle-ci et les concepts qu'elle matérialise. Nous devons avoir bien entendu à l'esprit les objectifs majeurs de l'art oratoire, celui de *delectare*, délecter l'auditoire, mais aussi ceux tendant à influencer son comportement (*movere*)¹ en transmettant un enseignement (*docere*). Il faut naturellement convaincre par le discours, mais également par la gestuelle, la voix, l'utilisation du décor (les tableaux présents dans l'église, entre autres), tout comme dans un théâtre, même s'il s'agit ici d'un théâtre du sacré (*theatrum sacrum*), de la mise en scène d'une pièce reprenant un thème écrit de toute éternité, celui de la terreur sacrée qu'il faut tenter de susciter pour que le message ait quelque chance d'atteindre son objectif.

Les sermons de Vieira, qui témoignent de l'usage de ces procédés, furent préparés par lui pour être divulgués selon une version qu'il considérait comme définitive...et qui ne correspondait pas tout à fait aux sermons qu'il avait prononcés en chaire. Ses études chez les Jésuites, tout comme son appartenance à cet Ordre, lui permirent l'accès à une technique, (acquise par des exercices de mémoire à partir de textes bibliques, de déclamation [la

¹ Il était souvent considéré plus important d'émouvoir l'auditoire que d'essayer de le convaincre par une argumentation logique.

répétition des tons], des instructions sur les gestes, la voix, la position des mains, le regard) grâce à laquelle son talent et son intelligence purent faire merveille.²

A côté de la Rhétorique,³ Vieira consacra beaucoup de temps à l'étude de la Philosophie, spécialement la Logique, avec un intérêt particulier pour la dialectique, le syllogisme, l'argumentation, le raisonnement, le jeu avec les concepts. Ce bagage intellectuel est pour beaucoup dans la fascination que la cour subit lorsqu'il commença à prêcher à Lisbonne, en 1641. Ses sermons devinrent le passage obligé de toute la cour, et il était même indispensable de réserver des places (*lancer le tapis*) pour pouvoir y assister. Ils se caractérisaient, comme la plupart des sermons de l'époque, par les symétries, les parallélismes, les apostrophes, tout en témoignant d'une maîtrise exceptionnelle de la langue portugaise, qui lui permet d'explorer sa polysémie, son potentiel homophonique et paronymique, les jeux entre son et sens qu'elle offre. Le sermon devient en effet une source de plaisir intellectuel, où les concepts subtils que l'on rapproche de manière peu usuelle (*agudeza*), se déroulent à travers de nombreuses anaphores et antithèses. Les sermons de Vieira suivent généralement les règles du genre⁴ : énoncé du thème (un passage des Saintes Ecritures), exposition du plan, la prière à Dieu ou à la Vierge, développement du plan, exhortation de l'auditoire. Les citations sont fréquentes, principalement des auteurs et écrits qui font autorité : les textes bibliques, ceux des Pères de l'Eglise, les moralistes latins. Les jeux dialectiques s'associent aux *exempla* pour prouver le point de vue que l'on défend, parfois avec beaucoup de véhémence, comme dans le cas de Vieira. Il faut préciser que notre prédicateur ne se limite pas à aborder des thèmes religieux ou moraux ; bien au contraire, il transforme souvent la chaire en tribune politique, fait qui n'était guère exceptionnel, il est vrai, au XVII^e siècle. En outre, l'art de prêcher, la parénétiqne, est un art de la séduction émotionnelle et intellectuelle (*delectare*) dont l'objectif est de renforcer l'endoctrinement de la population, achevant ainsi le travail de la catéchèse (*docere*). Dans ce but, l'*amplificatio* est un des procédés-clé, avec ses *exempla*, ses citations des Ecritures et des Pères de l'Eglise.⁵ Le sermon est également enrichi par les images, par tout ce qui est susceptible de laisser une empreinte à travers la vue : l'architecture baroque, surchargée d'éléments de décoration (le style baroque n'a-t-il pas été appelé « style jésuite » ?), et les

² Vieira prit une bonne partie de ces enseignements dans le *Ratio Studiorum* (livre qui fixait le programme des études) de 1599. Il s'inspirait également des *Exercices Spirituels* d'Ignace de Loyola.

³ Le livre du frère Luis de Grenada, *Los Seis Libros de la Rhetorica Ecclesiastica*, publié pour la première fois à Lisbonne en 1576, fut de consultation pratiquement obligatoire pour les prêcheurs ibériques du XVII^e siècle.

⁴ A l'époque, un des ouvrages les plus importants dans ce domaine fut celui de Baltazar GRACIAN, *Agudeza y Arte de Ingenio* (1642).

⁵ L'orateur avait alors à sa disposition des compilations qui fournissaient des citations, des définitions, des étymologies, des sentences, des comparaisons, des exemples de la Bible *et allia*.

tableaux de grandes proportions, entre autres. La dramatisation du discours, la dalmatique, la voix, la gestuelle, conféraient une véritable dimension théâtrale à ces sermons, comme nous l'avons indiqué précédemment. Nous la devinons à travers la version écrite qui nous reste et qui fut préparée par Vieira lui-même. Cet ensemble de 200 sermons constitue en effet ce qui fut appelé par certains une « véritable méthode portugaise de prêcher ».⁶

Quant à leur contenu, les sermons de Vieira se caractérisaient par une vision eschatologique d'une fin du monde toute proche, comme il déduisait des nombreux signes qu'il disait lire un peu partout. Il s'inspirait des écrits apocalyptiques de l'Ancien et Nouveau Testament et des prédictions de Joachim de Flore, trouvant un écho chez un auditoire très ouvert aux discours millénaristes, largement propagés par les franciscains.

Néanmoins, ses sermons abondent en éléments fort importants pour la connaissance de la réalité historique de son époque. Ils traitent fréquemment des problèmes du Brésil, particulièrement de l'évangélisation des Indiens, qui lui tenait à cœur. Il s'engagea avec force dans la lutte pour la protection de ceux-ci et contre les colons qui voulaient en faire des esclaves.

Vieira défendait le concept d'une histoire mue par la Providence, n'établissant donc pas de séparation étanche entre politique et religion. Les circonstances historiques, de pair avec les exigences du calendrier liturgique, définissent ainsi les grandes lignes du tableau où va se dérouler la parole du prédicateur. Du haut de sa chaire, il surplombe l'auditoire,⁷ qui est donc obligé de lever les yeux vers lui, prêt à se laisser subjugué par une parole qui sait s'adapter, différant selon qu'elle est prononcée devant un parterre de gens du peuple ou bien devant la cour.

Maniant toute sorte de procédés rhétoriques, Vieira put se servir de la chaire comme d'une tribune politique lors de ses prêches devant le roi et sa cour. Il conseillait alors le roi dans la conduite à suivre, profitant de l'occasion pour critiquer les vices des puissants. Le

⁶ V. Anibal Pinto de CASTRO, *Retorica e Teorização Literaria em Portugal – Do Humanismo ao Neoclassicismo*, Coimbra, Centro de Estudos Românicos, 1973. La thèse de cet auteur est contestée par d'autres spécialistes de Vieira, qui n'acceptent pas l'idée d'une telle spécificité portugaise. En tout cas, celle de Vieira par rapport aux prédicateurs ses contemporains était liée à la clarté de son style.

⁷ Dans l'œuvre du prédicateur Frei Agustin SALUCIO (XVI^e) intitulée *Avisos para los Predicadores del Santo Evangelio* (Barcelona, Juan Flora, 1959), nous trouvons une série de recommandations relatives à la chaire. Selon cet auteur, elle doit être un peu large, pour que le prédicateur puisse se mouvoir aisément et cracher dedans (!), pas trop haute, pour qu'il ne soit pas trop éloigné des fidèles, ni trop basse par rapport à ceux-ci. Elle doit arriver à hauteur de la poitrine du prêtre, de façon à ce que le corps de celui-ci ne soit ni à l'extérieur, ni caché à l'intérieur (p. 188).

prestige de l'éloquence et de la rhétorique expliquaient cette liberté, surtout lorsqu'il s'agissait d'un prédicateur royal, comme dans le cas de Vieira.⁸ Le Concile de Trente, valorisant particulièrement le sermon, contribua à donner à la parole ecclésiastique une force exceptionnelle, une *auctoritas* qui s'imposait. Plusieurs traités sont réservés à ceux qui ont la charge de prêcher devant le souverain, comme celui du hiéronymite Antonio de Beja, *Breve Doutrina e Ensinança de Principes* (1525), ou bien celui du frère augustin Juan Marquez, « Del modo de predicar a los principes » (1612), celui de Terrones del Caño *Instruccion de Predicadores* (1617), le *A Verdadeira Nobreza* (1650) de Antonio Carvalho de Parada, ou bien dans les sermons à la cour du Portugais Bartolomeu do Quental, prédicateur à la Chapelle Royale.⁹ La fonction de ces prédicateurs est fort délicate, car ils peuvent tomber en disgrâce, si leurs critiques sont jugées trop osées. Ils tentent généralement d'influencer la décision royale dans des cas précis, suivant en cela « une tradition médiévale de christianisation de l'exercice du gouvernement qui conduisit à la production de ce que l'on appela « miroirs des princes ». ¹⁰ Il ne faudrait pas oublier qu'à l'époque le souverain chrétien représente Dieu sur terre, devant ainsi se comporter à la hauteur de sa mission. Cependant, vie de cour et piété chrétienne n'avaient en réalité pas grand chose en commun, se croisant d'ailleurs avec une autre opposition, celle entre ville et campagne.¹¹ Vieira était parfaitement conscient de cette difficulté à trouver un véritable respect des principes chrétiens à la cour, étant plutôt enclin à y voir un lieu de prolifération de toutes sortes de vices, ce qui justifiait sa mise en cause des courtisans, et son éloge du roi Jean IV et de la reine, Luisa de Gusmão, lesquels mirent, il est vrai, leurs biens personnels au service de la nation appauvrie par 60 ans d'occupation espagnole. La question que l'on peut se poser ici est celle de savoir si le prédicateur à la cour ne devient pas lui-même un courtisan, en compétition avec d'autres courtisans. Etant données ses critiques relatives à l'ambiance délétère de la cour, il est permis de penser que Vieira était en mesure d'éviter ces pièges, un des plus terribles étant le mensonge généralisé, la défense de l'intérêt propre au détriment de celui de son pays, l'appétit démesuré pour le pouvoir. Il est un fait que l'extension des territoires que le Portugal possédait à l'époque sous sa juridiction aiguisait ces appétits, contribuant à la généralisation de la corruption et à l'exploitation des plus faibles.

⁸ V. à ce propos l'ouvrage de Marc FUMAROLI, *L'Âge de l'Eloquence*, Paris, Albin Michel, 1994.

⁹ V. l'article de Mafalda Ferin CUNHA, « O pulpito como uma tribuna política : a censura dos vícios dos poderosos nos Sermões do Padre Antonio Vieira », in *Terceiro Centenario da Morte do Padre Antonio Vieira. Congresso Internacional. Actas*, Braga, Faculdade de Teologia de Braga / Provincia Portuguesa da Companhia de Jesus, 1999, p. 1721-1746.

¹⁰ *Ibid.*, p. 1725.

En tous les cas, Vieira utilise, pour condamner les vices de la cour, la répétition, la symétrie, l'opposition. Ce discours « ingénieux » attire nécessairement l'attention de l'auditoire et peut le persuader de son bien fondé, surtout s'il est enrichi par des *exempla* connus et probants. Ces procédés rhétoriques contribuèrent à permettre à Vieira l'utilisation de la chaire en tant que tribune politique, et la composition des meilleurs parmi ses sermons. La métaphore et l'allégorie lui permirent au fond de dire ce qu'il était en principe interdit d'exprimer.

C'est bien ce qui peut être vérifié à la lecture du *Sermon de la Sexagésime*, prêché, à Lisbonne, dans la Chapelle Royale, en mars de 1655. Vieira y condamne le manque de vrai zèle apostolique qui expliquerait, selon lui, que la parole de Dieu ne se répande pas suffisamment. Il va prouver, à travers une argumentation remarquablement construite, que la faute incombe aux prédicateurs, et surtout à ceux qui sont les grands rivaux des jésuites, les dominicains. En effet, il avait dans son point de mire un des plus fameux d'entre eux, Frei Domingos de São Tomas, connu pour son art oratoire très marqué par le gongorisme. En outre, il accuse les dominicains, même s'il ne les nomme pas, de rester à la cour, au lieu de partir évangéliser les peuples lointains, au Brésil, en Chine, au Japon, en Inde, comme font les jésuites : « Parmi les semeurs de l'Évangile, il y en a qui partent semer, il y en a d'autres qui sèment sans partir » (p.96).¹² Il en profite pour exposer ce qu'est un sermon jésuite, quels sont les principes de la parénétiq ue de cet Ordre. Il tente de prouver que le cultisme, pratiqué par les dominicains, est une belle coquille vide, obscure, bien loin de la parole des Évangiles. Celle-ci, c'est bien celle que Vieira et ses compagnons prêchent dans le Maranhão, région du Nordeste brésilien, et pour laquelle ils meurent, parfois noyés dans l'Amazone, ou bien mangés par les Indiens anthropophages, d'autres fois malades à cause de la malnutrition et des fièvres (p.98). Vieira témoigne ici de sa foi en cette Utopie d'un monde devenu chrétien de par l'action évangélistrice portugaise.

Ce sermon semble également traduire la volonté de Vieira de quitter la cour et ses complots pour partir « semer » dans les terres du Maranhão. Persuader l'auditoire de la Chapelle Royale de la supériorité oratoire et évangélistrice de la Société de Jésus par rapport à l'Ordre des Dominicains serait donc un des objectifs du « Chrysostome portugais », l'autre étant probablement de convaincre le roi de la nécessité d'ordre spirituel de laisser son prédicateur attiré partir en tant que missionnaire au Brésil. Le discours est ainsi dialogique, il contient implicitement une possibilité de réponse, même décalée dans le temps, de la part de ceux à

¹¹ *Ibid.*, p. 1726.

qui il est destiné. Vieira espère que la parole se muera en action, qu'il pourra partir loin de la cour, mais aussi avoir démontré l'importance de l'action des membres de la Compagnie de Jésus dans l'établissement d'un Empire portugais et catholique, politiquement renforcé par cette double victoire, politique et spirituelle, qui rendrait le pays l'allié désigné de la Providence et de Ses desseins. Le Politique et le Sacré se trouvent unis ici, comme ils le sont dans le personnage royal, à qui s'adresse principalement le discours.¹³ Dans ce théâtre qu'est l'église baroque, la mise en scène est ainsi finement et minutieusement préparée, mais toujours empreinte de solennité, au contraire de celle que les dominicains pratiquent : « Un des bonheurs dont on pouvait jouir présentement était la fin des comédies au Portugal, mais cela ne demeura pas ainsi. Elles ne finirent pas, elles changèrent de lieu : elles quittèrent le théâtre pour la chaire » (p. 122). Les jongleries propres au gongorisme que les dominicains privilégient, rend, selon Vieira, leurs sermons dignes d'un spectacle qui met l'orateur sacré en avant, tel un acteur dont on admire le jeu. Il est vrai que, le théâtre ayant été effectivement interdit au Portugal, les prédicateurs les plus connus devenaient des vedettes rivales entre elles, et leurs sermons de véritables événements mondains. Ils étaient d'ailleurs surveillés de près par le Saint Office, qui considérait qu'il s'agissait là d'un terrain propice à d'éventuels dévoiements.

Le caractère « visuel » du discours est ici très nettement accentué : « les paroles s'entendent, les œuvres se voient ; les paroles entrent par les oreilles, les œuvres entrent par les yeux, et notre âme se rend bien plus par les yeux que par les oreilles » (p. 106). Le monde, devenant le « gran teatro del mundo », est ainsi rendu visible, à travers le regard d'un homme qui, du haut de sa chaire, oblige son auditoire à regarder autour de lui, mais aussi à se regarder dans le miroir qui lui est tendu. Ce miroir est également celui où ce monde de l'illusion se réfléchit, et qu'il faudra briser pour atteindre à la réalité suprême. Cette forme de salut étant pour Vieira et ses contemporains dépendante des actions ici-bas, il se plaisait à souligner, devant une noblesse qu'il considérait comme étant dépravée, oisive, dépensière (même quand elle n'a pas de quoi l'être), le risque que celle-ci prenait d'être « puissamment tourmentée » après son trépas. Dans ses sermons « de cour », nous trouvons de longues énumérations de fautes commises par la noblesse, formellement associées à des séries de formules négatives et à une

¹² Nous citons à partir de Padre Antonio VIEIRA, *Sermões*, Mem Martins, Ed. Europa-América, 1986. Nous traduisons toutes les citations. Dans le passage cité, Vieira utilise bien entendu la « Parabole du Bon Semeur ».

¹³ Dans son article sur « Prédication et engagement politique et religieux en France au XVII^e siècle », Jean-François BONNOT souligne que « l'éloquence sacrée est au discours ce que le *Te Deum* est à la musique ; elle est indissociable du pouvoir, et particulièrement du pouvoir politique » (in Emmanuel BOUJU (dir.), *L'Engagement Littéraire*, PUR, 2005, p. 101).

accélération du rythme du discours, dans le but d'effrayer l'auditoire, éveillant en lui la terreur sacrée, qui était en même temps collective et psychologiquement libératrice, une forme d'exorcisme dont témoignent les fréquentes références à l'Enfer et ses tourments. De ce « sommet du temple qu'est la chaire » (p. 120), il poursuit sa mission en tant que « médecin de l'âme », même si pour cela il doit déplaire à ceux qui l'écoutent (p. 125). Notons que, lorsqu'il prêche devant la cour, il fait face à un public qui a les mêmes références que lui, car il a été en partie élevé dans les mêmes écoles, principalement celles tenues par les jésuites. C'est également le cas de la famille royale, dont les précepteurs appartenaient généralement à la Société de Jésus.¹⁴ Dans ce contexte, les prédicateurs pouvaient se permettre les citations érudites, les subtilités, l'élégance du discours, alors que dans un contexte plus populaire ils utilisaient plutôt les proverbes et les jeux de mots plus faciles. Ils recevaient d'ailleurs, et Vieira le premier, des instructions du roi concernant les messages qu'il fallait transmettre au peuple. L'acclamation de Jean IV doit beaucoup à l'action des prédicateurs, qui conféraient en quelque sorte à la cause portugaise une caution divine. L'éloquence de la chaire avait ainsi un rôle important dans la vie publique, surtout dans les périodes de crise.¹⁵ En effet, à cette époque le sentiment religieux était omniprésent, faisait partie intégrante de la culture et de la vie de chacun, les différents épisodes de cette dernière étant constamment interprétés à la lumière de la religion, les actions évaluées par rapport aux principes chrétiens, dont elles se devaient d'être une application pratique.

Ceci était particulièrement vrai des classes populaires, plus vulnérables aux peurs et condamnations prononcées en chaire par des prêtres qui étaient à même, de par leur formation, de les influencer considérablement. N'oublions pas en effet qu'à l'époque la plupart des gens étaient analphabètes, n'ayant donc pas accès à des sources écrites, et bien trop occupés par leur propre survie et celle de leurs familles pour réfléchir aux problèmes religieux. Il leur fallait donc des certitudes, des règles de conduite prêtes à être utilisées, sur lesquelles les prêtres insistaient régulièrement les dimanches et jours de fête.

Vieira va être confronté à ce type d'auditoire lorsqu'il retourne au Brésil en 1652, se consacrant aux missions et à la lutte contre les initiatives des colons tendant à prendre comme esclaves un maximum d'Indiens. A cause de ce conflit, les jésuites risquèrent plusieurs fois de

¹⁴ V. l'ouvrage, très complet, de Margarida Vieira MENDES, *A Oratoria Barroca de Vieira*, Lisboa, Caminho, 2003.

se faire expulser par les colons, et furent parfois victimes de leur violence. Le *Sermon de Saint Antoine aux Poissons* fut prêché dans ce contexte, en 1654, à S. Luis de Maranhao. Les colons y sont représentés sous la forme allégorique de « gros poissons qui mangent les petits », des êtres ambitieux, orgueilleux, parasites, traîtres. La critique de la société de la région du Maranhao est sans appel, une société basée sur les rapports de force, qui témoigne de la faillite de la colonisation portugaise.

Cependant, le sermon en question ne vaut pas que pour son engagement contre des pratiques iniques : il s'enrichit d'une symbolique chrétienne particulièrement riche, autour de celle du « poisson », qui est au centre du repas eucharistique, où il apparaît à côté du pain. D'autre part, le poisson vivant dans un milieu aquatique, Vieira fait ici clairement allusion au baptême purificateur. Comme l'on sait, le Christ et les chrétiens sont également associés au poisson et à sa symbolique.

Le thème de ce sermon de Vieira est tiré de l'Évangile selon Saint Matthieu : les prédicateurs sont le sel de la terre et doivent ainsi empêcher la corruption. Comment se fait-il alors qu'au Brésil, où il y a tant de prédicateurs, la corruption soit si présente ? Si le prédicateur n'est pas écouté, doit-il aller prêcher aux poissons, comme Saint Antoine ? A partir de là, Vieira établit une comparaison entre les différents poissons et les principaux groupes sociaux qui constituent la population du Maranhao. Il démontre ainsi que les gros poissons mangent les plus petits, développant des comparaisons fort simples, basées sur des connaissances pratiques, à la portée de tout le monde. Il dialogue avec les poissons sur un ton familier, propre à séduire cet auditoire en grande partie populaire. Nous sommes ici aussi en pleine représentation théâtrale, mais elle est loin de celle, devant la cour, dont nous avons parlé précédemment. Le style n'est plus le même, les thèmes abordés non plus. Les répétitions et les allitérations expriment de façon « audible » l'agitation et la fièvre des colons dans leur appétit de s'entredévorer, morts ou bien vivants. Les verbes « voir », « regarder » sont fréquemment utilisés à l'impératif, comme pour prendre à témoin l'auditoire, l'obliger à voir réellement ce qu'il préfère ignorer, à savoir que le peuple est « dévoré » par les gens qui détiennent le pouvoir. Nous sommes ici au théâtre, mais dans un théâtre populaire, où le public réagit par des gestes, des « mouvements de la tête », à ce discours prononcé dans un style familier, se servant d'exemples concrets, utilisant la sagesse populaire.

¹⁵ *Ibid.*, p. 79-80.

Malheureusement, les colons n'apprécièrent guère ce sermon qui, c'est le moins que l'on puisse dire, les présentait d'une façon peu favorable. Vieira fut obligé de s'enfuir au Portugal trois jours après l'avoir prononcé...

Confronté à des publics fort différents, le prédicateur doit adapter le fond et la forme de ses sermons tantôt à des fidèles majoritairement analphabètes, tantôt à des citoyens plus cultivés. Dans ce dernier contexte, dans lequel nous incluons l'auditoire de la cour, nous vérifions que les thèmes des sermons deviennent clairement politiques et que leur style se complexifie singulièrement. Le « Prédicateur de Sa Majesté » est en même temps un conseiller de celle-ci, s'éloignant souvent de sa fonction évangélisatrice. En effet, l'objectif premier du prédicateur est de guérir les âmes malades, avec une potion qui mélange parfois le miel et le fiel, au risque de déplaire à ses ouailles, comme nous l'avons constaté précédemment. Pour les prédicateurs laïques que nous sommes, le précepte se doit d'être médité...

Ce discours spirituel doit pouvoir dépasser les règles de la logique, nous touchant de par son imperfection même, telle la perle « baroque », métaphore qui pourrait saisir dans un raccourci l'essence même du « discours ingénieux ». A cet égard, nous savons que Vieira considérait que la rhétorique n'était qu'une forme temporelle dégradée d'une perfection spirituelle éternelle. Elle était un jeu, fruit d'une tournure d'esprit typiquement baroque, manifestation d'une vision du monde en clair / obscur.

D'un point de vue strictement littéraire, le passage à l'écrit des sermons et autres écrits religieux contribua de belle façon à la fixation de la langue portugaise, Vieira étant sans conteste un des plus grands écrivains dans cette langue. Nous n'entrerons pas ici dans la polémique concernant l'existence d'un *ars predicandi* portugais. Il nous semble toutefois que nous pourrions parler à ce propos d'un art oratoire ibérique, expression d'une histoire et d'une culture qui, bien qu'ayant de nombreux points communs avec celles d'autres pays catholiques européens, ne se confond pas avec elles.